

se sent glacée par l'épouvante qui est en elle. Oui, elle voudrait oublier et elle ne peut pas... Elle voit le bonheur facile et il lui est défendu. Son existence est empoisonnée. Son amour si grand, si pur, est profané, il est comme enveloppé d'un suaire. Chaque fois qu'elle pense à cet enfant sur la tête duquel le marquis a déjà placé de si belles espérances, elle sent un frisson courir dans tous ses membres, son sang se fige dans ses veines.

Parfois, cependant, reconnaissante et émue du redoublement de tendresse que son mari a pour elle, il lui semble que son horizon s'agrandit et qu'il se fait une clarté soudaine dans l'ombre qui l'entoure. C'est dans le ciel noir une échappée du soleil. Alors elle s'anime, son regard brille, sa poitrine se dilate et son délicieux sourire d'autrefois reparait sur ses lèvres.

Pour le marquis c'est un signe d'espérance, c'est une joie !

Mais, hélas ! ce n'est qu'un éclair de gaieté, l'oubli de la souffrance pendant quelques minutes. La jeune femme est vite reprise par ses sombres pensées, et elle se replonge dans sa nuit.

Madame de Perny et son fils sont toujours là. Leur situation est là même. Le marquis continue à être la dupe de leur hypocrisie, de leur fausse amitié.

Sosthène conserve ses fonctions d'intendant. Si le marquis y regardait de plus près, il s'apercevrait peut-être que son beau-frère ne se gêne pas beaucoup pour abuser de sa confiance en lui faisant approuver des comptes dont l'exactitude n'est pas parfaite. Mais M. de Coulange est tellement riche, que c'est à peine s'il dépense dans l'année le tiers de ses revenus. Cela permet à Sosthène de troubler les eaux et d'y pêcher à son aise. Car M. de Perny est resté un viveur, un homme de plaisir, et il a ses passions à satisfaire. Et puis il est bon de dire qu'il n'a pas renoncé complètement à ses prétentions sur la fortune de son beau-frère. En attendant mieux il fait ce qu'il peut, ou plutôt il prend ce qu'il veut.

Il est quatre heures de l'après-midi : le soleil commence à descendre vers le couchant ; la chaleur est moins grande et il y a plus d'ombrage ; l'air est encore rafraîchi par une brise embaumée qui passe dans les arbres, en faisant chanter les feuilles.

Les habitants du château viennent de descendre dans les jardins.

Assise sous une coupole de jasmins, la marquise cause avec une châtelaine du voisinage qui est venue lui faire une visite.

M. de Coulange et Ernest Gendron se promènent gravement dans une allée. Le jeune docteur est resté le médecin du marquis, mais il est aussi devenu son ami.

Madame de Perny lit un journal à l'ombre d'un magnifique polonia.

Sosthène, couché dans un hamac, fume un excellent régalia, en regardant le ciel bleu.

L'enfant se roule sur un gazon doux et flu comme un duvet, pendant que Fanor, le chien de chasse favori du marquis, fait autour de lui des bonds joyeux. Pour le moment, le petit Eugène s'amuse et prend ses ébats sous les yeux du vieux Firmin. C'est presque toujours le brave serviteur qui se charge de veiller sur le jeune maître en l'absence de la nourrice. Celle-ci n'a pas voulu se séparer de son cher nourrisson, dont elle est devenue la gouvernante.

Au bout d'un instant, voulant sans doute inviter le joyeux Fanor à un autre jeu, l'enfant se releva et se mit à courir du côté d'un bassin creusé à l'extrémité de la pelouse.

Firmin, craignant que l'enfant ne tomba dans l'eau, s'élança pour le retenir en criant :

— Monsieur le comte, prenez garde, arrêtez-vous, l'eau, l'eau !

Un éclat de rire du petit garçon lui répondit.

Plus agile que Firmin, Fanor s'était déjà précipité au-devant de l'enfant et couché sur le dos en le tenant dans ses pattes. Du reste, il n'y avait pas eu l'ombre d'un danger, car l'enfant était encore à une assez grande distance du bassin.

Le marquis avait entendu Firmin. Il l'appela.

— Firmin, lui dit-il d'un air contrarié, tu viens encore de retomber dans ton vieux péché.

— C'est vrai, monsieur le marquis, balbutia le serviteur.

— Eh bien, Firmin, je m'étonne que tu ne tiennes aucun compte de mes observations. Encore une fois, je te défends de parler ainsi à mon fils. Docteur, vous devez être de mon avis : Entendre un homme de l'âge de Firmin appeler un enfant, un bambin qui n'a pas encore deux ans "monsieur le comte," n'est-ce pas ridicule ?

— Vous avez raison, monsieur le marquis, répondit le docteur.

— Je ne veux pas élever mon fils sottement, à l'école des vieux préjugés, reprit vivement le marquis ; je ne veux pas qu'il grossisse un jour la masse de ces gandin-pompadours qui traînent partout leur vie inutile et qui dépensent follement la fortune de leur père sans aucun profit pour personne. Je tiens à faire de mon fils un homme, un homme qui n'ait pas de fausses idées. Pour cela, il faut qu'il sache de bonne heure qu'un titre n'est rien, que la richesse n'est qu'un dépôt dont on doit faire un noble emploi, et qu'avant d'être quelque chose par ses ancêtres, il faut être d'abord quelque chose par soi-même.

— J'ai oublié, dit Firmin, excusez-moi monsieur le marquis ; voyez-vous, c'est plus fort que moi, l'habitude.

— Va, mon brave, je ne t'en veux pas et je te pardonne, reprit le marquis, en posant sa main sur l'épaule du vieux domestique ; mais souviens-toi mieux de mes paroles et pénètre-toi bien qu'il s'agit de l'éducation que je veux donner à mon fils. Appelle-le tout simplement Eugène. A toi comme aux autres, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on ait pour lui le respect qu'on doit à l'enfance.

Le marquis reprit le bras du docteur, et ils s'éloignèrent pour renouer leur conversation, interrompue par le vieux serviteur.

Un instant, après, madame de Perny, ayant fini de lire son journal, alla s'asseoir près de sa fille et de la visiteuse dans la gloriollette de jasmins. Bientôt une assez vive discussion s'engagea entre cette dernière et madame de Perny, sur l'acclimatation en France des fleurs et des arbustes exotiques.

La marquise qui n'était pas fâchée de n'avoir plus à répondre aux questions de la visiteuse, s'empressa de profiter de l'occasion qui lui était offerte de reprendre sa liberté. Elle se leva en disant :

— Je vous laisse causer ensemble.

Et elle alla rejoindre son mari et le docteur.

— Ma chère Mathilde, lui dit le marquis, tu désires peut-être consulter notre ami Gendron. Eh bien, tu vas me remplacer auprès de lui pendant que je vais tenir compagnie à ces dames.

Sur ces mots, il s'éloigna rapidement.

La marquise arrêta sur le médecin son regard interrogateur.

— Docteur, dit-elle, n'est-ce pas plutôt mon mari qui désire que vous fassiez sur moi une expérience de votre savoir ? Vous savez combien je vous estime, et la véritable amitié que j'ai pour vous : dites-moi la vérité.

— Eh bien, madame la marquise, c'est vrai, vous avez deviné. M. de Coulange est persuadé que vous êtes un peu malade. Il voudrait que je découvrisse la cause de votre tristesse, de vos préoccupations constantes, et que je trouvasse le moyen de les faire disparaître.

— Que lui avez-vous répondu ? demanda-t-elle.

— Que vous n'êtes pas une malade ordinaire, madame la marquise, que l'esprit ne se laisse pas consulter comme le corps, que pour vous guérir enfin, son amour était plus puissant à lui seul que la science de tous les médecins réunis.

La jeune femme baissa tristement la tête.

— Ah ! madame la marquise, quand vous aurez chassé loin de vous ces idées noires qui vous assiègent sans cesse et brisent votre volonté, le jour où vous rouvrirez votre cœur au bonheur qui vous vient de toute part, aux joies intimes de la famille, ce jour-là, M. de Coulange vous reverra telle qu'il vous a connue quelques mois après votre mariage, souriante, joyeuse, ensoleillée, et il sera le plus heureux des hommes !

La marquise resta silencieuse ; mais le docteur entendit le bruit d'un soupir étouffé, et il vit que deux larmes roulaient dans ses yeux.

Madame la marquise, dit-il, voici un banc à l'ombre, si vous voulez vous asseoir...

— Non, non, répondit-elle vivement ; la grande chaleur est passée, marchons, au contraire, cela me fera du bien.

— Désirez-vous vous appuyer sur mon bras ?

Sans rien répondre, elle prit le bras du docteur.

Quand ils eurent fait une vingtaine de pas la marquise reprit la parole.

— Ainsi, dit-elle, pendant tout ce temps que vous avez causé avec mon mari, vous avez parlé de moi ?

— Uniquement de vous, madame la marquise. Comme toujours il m'a fait part de ses inquiétudes. Vous êtes tout pour lui ; pour vous savoir heureuse, que ne ferait-il pas ?

— Ses inquiétudes ! oui, oui, je les comprends... Docteur, je sais qu'il souffre et qu'il n'est pas plus heureux que moi. Ah ! si je pouvais... Mais, non, je ne peux rien !

— Parce que vous ne cherchez pas à secouer votre torpeur. Ce sont des distractions sans cesse renouvelées qu'il vous faut. Permettez-moi de vous le dire, madame la marquise, vous avez eu tort, l'hiver dernier, de ne pas céder aux sollicitations de M. le marquis qui voulait que vous allassiez dans le monde. Si vous ne l'avez pas oublié, c'est le conseil que je vous donnais.

— J'ai horreur du monde, docteur ; à tout je préfère la solitude et je cherche l'isolement.

— Parce que vous vous y enfermez avec vos pensées, vos rêves ; eh bien, c'est précisément pour cela que la solitude vous est nuisible et que vous devez accepter, même comme un sacrifice à faire, tous les moyens de distraction qu'on vous offre.

Elle secoua la tête. Puis, répondant à ses secrètes pensées, elle murmura :

— Je ne pourrai jamais.

— Quand il le peut, reprit M. Gendron, le médecin guérit les maladies du corps ; Dieu guérit celles de l'âme. Vous aimez votre mari, madame la marquise, vous devez faire quelque chose pour lui.

— Oui, docteur, je dois faire beaucoup.